

me prenait en aversion parce que je ne faisais pas assez de caresses à mon jeune frère. En me montrant affectueux et docile, j'aurais sans doute facilement dissipé ses préventions : car je dois convenir qu'elle est naturellement bonne, et moi, au fond de l'âme, j'aimais Alphonse : mais je me crus sacrifié, je devins jaloux, et je ne montrai à mon frère que de la froideur. Alors ma belle-mère, me regardant comme l'ennemi de son fils, cessa de m'aimer ; et comme mon père, absorbé par les affaires publiques, se reposait sur elle du soin de sa maison, mon enfance fut bien malheureuse.

J'aimais mon père avec une tendresse inexprimable ; mais mon père, prévenu contre moi par ma belle-mère, ne me faisait jamais de caresses. Elle lui avait fait avouer que, s'il me témoignait de la bonté, j'en abuserais, et que me montrer combien il m'aimait, ce serait me perdre. Et comme, toujours préoccupé de grandes affaires, il avait habituellement l'air soucieux et sévère, je le craignais et j'osais à peine lui parler. Hélas ! il a cru peut-être que j'avais le cœur froid et insensible, moi qui aurais donné tout mon sang pour obtenir de lui une caresse ou un regard !

Mon caractère devint sombre et chagrin ; la tristesse, la défiance, une sorte de timidité sauvage, me rendaient importun à tout le monde. Les complaisances qu'on avait pour mon frère, la rigueur dont on usait envers moi, m'aigris-aient de plus en plus. Ma belle-mère se plaignait que je ne l'aimais pas, que j'étais jaloux de mon frère ; elle pleurait en racontant à mon père les preuves de mon aversion et de ma jalousie ; et mon père justement irrité, m'accablait par ses réprimandes, m'effrayait par ses menaces. J'écroutais ces reproches et ces menaces d'un air accablé, sans oser proférer une parole. Mes larmes étaient une seule réponse ; et ces larmes, que la douleur faisait couler, on les attribuait à l'obstination. Les apparences étaient contre moi. Je voyais bien que mon caractère jaloux et sombre m'avait attiré la haine de ma belle-mère. Je m'imaginai que mon père aussi ne m'aimait plus. Perdant ainsi toute espérance, je tombai dans un découragement mortel, et je ne voulais m'appliquer à rien.

Alors mon père me traita avec plus de rigueur encore, et finit par me repousser. Je devins pour tout le monde dans la maison un objet d'éloignement et d'aversion.

Si j'avais su être patient et raisonnable, si j'avais travaillé avec application, si j'avais cherché, par une douceur inaltérable, à dissiper les préventions de mon père j'y aurais réussi sans doute. Que de chagrins je lui eusse épargnés ! que de peines j'aurais évitées ! Mais je ne sus pas, je ne voulus pas même me vaincre ; je m'abandonnai tout entier à ma sombre mélancolie, et Dieu m'en a puni.

Hai, rebaté, maltraité par tout le monde, je ne trouvais de consolations que dans les visites que me faisait de temps en temps une excellente femme qui m'avait nourri. Quand je la voyais, je me jetais dans ses bras avec une ardeur insensée. Je fondais en larmes : « O vous, la seule amie que j'ai dans le monde, m'écriai-je avec une sorte de délire et en poussant des sanglots, vous seule avez pitié du pauvre Félix ! Ah ! pourquoi m'avez-vous nourri de votre lait ? pourquoi ma mère, que j'ai perdue, m'a-t-elle donné la vie ? Pauvre orphelin ! oui, je le suis ; je le suis de père et de mère : il n'y a plus de père pour moi. Mon père a cessé de m'aimer. On m'a fermé son cœur, on l'a endurci pour moi. » Ma nourrice, en m'entendant parler ainsi, tremblait et fondait en larmes : « Félix, Félix, disait-elle, ne parlez pas ainsi, c'est mal. Soyez doux, patient et sage, mériterez l'amitié de votre père, et il vous la rendra. »

Elle avait raison, mais je refusai de la croire, je m'endurcissais de plus en plus.

Ma belle-mère sut que je trouvais quelque soulagement dans les visites de ma nourrice, et elle défendit à cette pauvre femme de revenir me voir.

J'eus connaissance de cet ordre. J'avais alors douze ans ; mon caractère avait pris de la force. Jusque-là j'avais enduré en silence tous les mauvais traitements qu'on m'avait fait subir ; pas un mot de colère n'était sorti de ma bouche. Mais, dans cette occasion, je ne pus me contenir, et j'éclatai.

Je courus, ou plutôt je m'élançai dans le salon, où ma belle-mère était seule.

« Ah ! madame, m'écriai-je, c'en est trop ! Jusqu'ici, par respect pour mon père, j'ai enduré sans me plaindre toutes vos injustices ; mais m'envier ma dernière, mon unique consolation, me priver de voir la seule personne qui ait quelque affection pour moi, c'est un trait de barbarie dont vous êtes seule capable ! »

Et, comme elle m'écoutait d'un air froid et ironique, j'ajoutai :

« Puisque vous n'êtes plus pour moi qu'une mortelle ennemie, je ne veux pas rester avec vous, je veux vous fuir. Puisque mon père, grâce à vous, ne m'aime plus, obtenez de lui qu'il me chasse de sa maison : c'est la dernière faveur que lui demande son malheureux fils. »

Les sanglots me suffoquaient ; je me précipitai hors du salon, et j'allai me jeter sur mon lit dans les convulsions du désespoir.

Le lendemain, mon père me fit appeler dans son cabinet. Je sentais ma faute, et, en paraissant devant lui, j'étais glacé de terreur. Son regard sévère me fit baisser les yeux, et je crus ressentir les angoisses de la mort en l'entendant m'adresser ces paroles, que mon imprudence, hélas ! n'avait que trop méritées :

« Vous avez accusé votre belle-mère de barbarie ; vous l'avez appelée votre ennemie ; vous avez dit que moi, votre père, je ne vous aime plus. Vous avez demandé à quitter la maison. Le demandez-vous encore ? »

Eperdu, consterné, je n'eus pas la force de prononcer une parole. Mon père reprit :

« Votre désir sera satisfait. Vous irez en pension. Après-demain vous partirez. »

Et il me fit signe de sortir. J'obéis. L'idée de quitter mon père, que j'aimais avec plus de tendresse qu'on jamais, faisait couler mes larmes ; mais je cachai ma douleur, et, aux yeux de tout le monde, j'affectai une insensibilité farouche. J'appris qu'on devait m'envoyer à trente lieues de Paris, dans un château, au milieu des bois, où un ancien professeur de l'Université avait établi un pensionnat. C'était, disait-on, un homme instruit et sévère, habile dans l'art d'assouplir les caractères les plus rebelles. C'est ma belle-mère qui avait choisi cette pension pour moi. Une solitude au fond des bois, un exil si éloigné, un maître si rigoureux, rien ne me rebata. Je ne demandai pas grâce ; et, quand le moment du départ fut arrivé, je me présentai devant mon père pour lui faire mes adieux.

Il était seul dans son cabinet. Il me regarda avec bonté. J'étais entré d'un air résigné et tranquille, en dévorant mon chagrin. Il me sembla que ce regard me perçait le cœur. « Allez, mon cher fils, me dit-il, allez apprendre à vous vaincre, et, dans quelque temps, revenez auprès de moi plus raisonnable et plus docile. Embrassez-moi ; adieu ! »

A ces mots, mon cœur se brisa. Dans l'excès de mon émotion, au lieu de me jeter dans les bras de mon père, je me précipitai à ses pieds, et je saisis sa main, sur laquelle je collai mes lèvres brûlantes. Les larmes et les sanglots étouffaient ma voix.

« Félix ! Félix ! s'écria mon père, tu n'es donc pas insensible ! — Insensible ! moi ! moi ! répondis-je d'une voix étouffée. —

« Eh ! bien, reprit-il, si tu as un bon cœur, si tu aimes ton père, promets-lui de te corriger ! »

A ces mots, mes sanglots redoublèrent. « Me corriger ! m'écriai-je ; eh ! de quoi ? Quel est le crime de votre enfant ? Ah ! son seul crime est de n'avoir plus de mère ! Au nom de cette mère, qui n'est plus et que vous aimiez tant, mon père, ô mon père, ayez meilleure opinion de votre fils ! »

Et, levant en ce moment mes regards vers mon père, je vis des larmes dans ses yeux : l'attendrissement était dans ses traits, le pardon était sur ses lèvres ; il allait m'appeler dans ses bras, lorsque la porte du cabinet s'ouvrit, et ma belle-mère entra avec son fils.

(A continuer.)

FIRMIN H. PROULX,

Propriétaire-Gérant.